

## CHRONIQUE

### Robert Picqué.

Le médecin principal Robert Picqué, professeur d'anatomie à l'École de Bordeaux vient de mourir comme un héros à 50 ans. Nous qui l'avons vu de près dans les circonstances tragiques de la guerre, nous avons pu constater combien le devoir lui a toujours dicté le mépris le plus profond du danger. « Le devoir nous appelle... partons ! » Ce fut le geste qui, après avoir dirigé sa vie, l'a conduit à une mort telle qu'il pouvait la désirer.

Qui a connu Picqué aux armées, dans son ambulance chirurgicale souterraine, à quelques pas des tranchées ennemies, dans un coin perdu où les obus n'avaient laissé qu'un pan de mur de l'église de Souin, à peine de quoi cacher aux balles allemandes la petite Ford qui s'aventurerait jusque-là, a pu constater combien était sereine l'âme de ce chirurgien apôtre. Son œil bleu d'idéaliste nous montrait avec une ferveur communicative les blessés couchés le long du boyau souterrain qui constituait son ambulance. Là, pas de petits blessés ; de la grande chirurgie et de l'extrême urgence. C'est à lui que l'on doit cet effort admirable d'avoir transporté si avant l'action chirurgicale et d'avoir démontré tout ce qu'on peut en tirer quand on sait et qu'on veut. Il nous a prouvé, et avec quelle hardiesse ! que sous terre, éclairé par un simple petit moteur à benzine, avec les moyens les plus réduits, on pouvait tout opérer, et, grâce à la précocité de l'intervention, guérir mieux qu'ailleurs. Lorsqu'il vous ramenait aux marches qui descendaient à son boyau, et qu'on le félicitait, il répondait avec son joli sourire : « Faites comme moi et vous aurez les mêmes résultats ». Cette modestie a été l'apanage de toute sa vie.

A Genève, il est venu deux fois, appelé par le Comité international de la Croix-Rouge, pour faire des démonstrations d'aviation sanitaire, en septembre 1924 et en

## CHRONIQUE

### Robert Picqué.

octobre 1925, à l'occasion de XII<sup>me</sup> Conférence internationale de la Croix-Rouge. Au cours d'une Conférence qu'il fut appelé alors à faire sur l'admirable moyen de secours aux blessés que constitue l'avion sanitaire, il conquiert d'emblée l'intérêt et la sympathie de son auditoire. Toujours modeste, il reportait sur autrui les succès dus à son propre mérite.

Avec quelle joie, cet animateur de chaque instant, qui attirait par son simple regard ceux qui l'approchaient, n'était-il pas arrivé jusqu'à Rome sur les ailes de son avion sanitaire. Il s'agissait d'affirmer au Congrès international de chirurgie et à ceux qui allaient bientôt survoler le pôle que c'était la France qui avait créé l'aviation sanitaire.

Tandis que se déroulait à Varsovie le IV<sup>e</sup> Congrès de médecine et de pharmacie militaires, une dépêche laconique et douloureuse vint jeter le désarroi dans le cœur des nombreux amis de Picqué.

Pour élever un monument à sa mémoire, nous ne saurions mieux faire que de transcrire ici la lettre touchante de son fidèle pilote, le lieutenant Goëgel, qui fut subjugué le tout premier par la grande âme de Picqué.

« Cher Monsieur Reverdin,

« Je m'empresse de répondre à votre lettre qui m'arrive ce jour. Je vous savais à Varsovie, où jusqu'au dernier moment, le pauvre Grand Disparu se faisait une fête de vous retrouver. Hélas, le sort en a décidé autrement ; inclinons-nous bien bas devant une tombe si héroïque ; il est mort en héros, comme savent mourir ceux qui comme lui poussaient le devoir jusqu'à la témérité. Son histoire lamentable est la suivante : le 1<sup>er</sup> juin, à 19 heures, je reçois sa visite à mon bureau d'aérodrome ; il s'agit de se porter au secours de la femme d'un officier de Cazeaux et peut-être de la ramener en avion si son état nécessite une

## CHRONIQUE

Robert Picqué.

intervention chirurgicale. Il pleut à torrents, et la nuit avance. Je souève toutes ces objections pour le dissuader de m'accompagner, lui faisant la promesse d'aller seul chercher la malade et de la ramener avant la nuit. J'ai peut-être été dans l'obligation de lui causer sa dernière contrariété. Mes arguments furent vains : « Une existence humaine est en danger, me dit-il, notre devoir est de partir ». L'avion Henriot que je choisis, en raison du temps, est aussitôt sorti du hangar, mais comme l'évacuation de la malade est probable, je prie mon adjoint de nous accompagner avec un autre avion Henriot, mais écolo celui-là, et qui aura mission de ramener M. Picqué si la malade est évacuée. Nous partons sous une pluie torrentielle, voyageant entre 50 et 100 mètres, et arrivons à Cazeaux où le général Marie, commandant du camp, nous reçoit et embrasse M. Picqué qui vient d'affronter une pluie diluvienne pour voler au secours d'une mourante. La malade est de suite auscultée. L'évacuation s'impose avec, comme diagnostic : grossesse extra-utérine (je crois bien dire). Elle est donc chargée sur mon avion. M. Picqué prend place sur un autre avion également type Henriot. Nous voilà en route sur Bordeaux, les trois avions en triangle, le sanitaire en tête, les deux autres de chaque côté ; il pleut toujours, mais le plafond nous permet de monter entre 200 et 250 mètres. M. Picqué qui est à ma droite, à 20 ou 30 mètres, rassure la malade par des gestes de la main. Tout semble aller à merveille et déjà j'entrevois la magnifique réussite de cette évacuation, quand soudain je suis saisi de terreur, des flammes s'échappent du capot moteur de l'avion Picqué. Je fais des signes désespérés au pilote pour qu'il atterrisse, il ne comprend pas et s'approche davantage de moi. Je pique au sol pour les entraîner avec moi ; j'ai à peine fait cette manœuvre que l'avion s'embrase en entier. Godmer fait un virage sur moi, et me passe si près que j'ai pensé être entraîné avec lui, mais il m'a passé en dessous. Je

## CHRONIQUE

### Robert Picqué.

le suis dans sa descente, j'ai vu M. Picqué qui était placé à l'avant sortir de sa place et se mettre à l'abri des flammes. Que s'est-il passé à ce moment-là ? Je suppose qu'à demi asphyxié par la fumée, il a dû lâcher prise de l'endroit où il s'était cramponné ; j'ai vu ses deux bras battre l'air, puis l'affreuse disparition dans le vide. Nous étions entre 100 et 150 mètres. Je n'ai repris conscience de ma propre situation qu'aux cris poussés par la malade ; fasciné par l'épouvantable drame, je serais peut-être allé m'écraser au sol à ses côtés. L'affolement de ma passagère me rendit plus sage, et après avoir repéré les points de chute, je regagnai en hâte Bordeaux où je déposai ma malade qui fut opérée de suite par M. le professeur Loubat. Pendant ce temps, j'organisai les secours que je savais bien inutiles. A deux heures du matin, nous ramenions le corps de M. Picqué affreusement mutilé, tandis que par un miracle dû à son héroïsme, le pilote n'avait que des brûlures et des contusions aujourd'hui presque guéries. »

« Et voilà, M. Reverdin, comment devait mourir l'apôtre de l'aviation sanitaire. Une vie humaine a été sauvée ; en grand apôtre qu'il était, il l'a payée de la sienne. Le temps, certes, n'est pas pour rien dans la catastrophe, mais mon insistance à tempérer sa témérité, était de tous les instants et je sentais très bien que l'accident fatal serait bien injustement la récompense d'une telle abnégation et d'un tel sentiment du devoir ».

« Et nous voilà plongés dans la plus affreuse des tristesses. Le vide que cet homme a creusé autour de nous est impossible à décrire. Je n'ai pas autant pleuré depuis la mort de mon propre père. N'en était-il pas un pour moi ? La destinée est bien souvent injuste ; nous avons tant de fois frôlé la mort tous deux, nous avons tant de fois bénéficié du miracle, que je ne méritais pas d'assister à un pareil drame. C'est la première fois qu'il volait avec un autre pilote que moi, c'était donc son heure. Inclignons-

**CHRONIQUE**  
**Robert Picqué.**

nous devant le destin et cherchons la consolation dans l'idée que si les âmes survivent, il doit être heureux d'être mort de cette mort, car c'est certainement celle qu'il aura préférée entre toutes ».

« Merci, Monsieur Reverdin, de vos chaleureuses condoléances, et croyez-moi respectueusement et douloureusement vôtre ».

GOEGEL.

Inclinons-nous sur la tombe du savant qui laisse une œuvre féconde et apportons-lui l'admiration qu'on voue aux hommes de cœur et de devoir !

*Dr A. R.*